

TAVANNES

«Écrire, ça permet de ne pas dévisser»

► En septembre 2009, le guide de montagne Nicolas Zambetti perdait son enfant Arthur, 6 ans, suite aux complications neuro-physiologiques dues au syndrome d'Angelman, un trouble sévère du développement neurologique d'origine génétique.

► Dans un livre coup de poing et néanmoins subtil, cet habitué de la survie en pleine nature entrelace avec brio le récit de courses en haute montagne – où il s'exposera volontairement à des situations de plus en plus périlleuses – avec les angoisses d'un jeune couple soudé, faisant face à l'inéluctable.

Le Quotidien Jurassien. – Si ce livre, «La Montagne que personne ne voit», n'était pas votre premier, on jurerait que vous avez écrit toute votre vie. Le guide de haute montagne dissimulerait-il un écrivain?

Nicolas Zambetti. – Je ne sais pas si je peux me prétendre écrivain. Disons que j'ai toujours eu envie d'écrire. J'ai beaucoup lu, surtout des récits de montagne, parce que les grands alpinistes me font rêver depuis l'enfance. J'ai par

fois marché sur leurs traces, dans les Andes argentines, au Pakistan dans l'Himalaya, aux États-Unis, dans les Alpes. Au retour, j'écrivais des trucs. Des articles et autres comptes rendus pour des revues ou des sites internet. Mais de là à écrire des livres... Mes aventures en montagne sont belles, mais les rayons en librairie croulent sous ce type de littérature.

– L'idée d'écrire a-t-elle surgi immédiatement après la mort de votre fils?

– Il s'agit d'un processus. J'avais déjà écrit pas mal de

choses sur le petit, des textes que je publiais dans mon site internet, expliquant que je serais de moins en moins disponible parce que j'avais un enfant à la maison qui demandait toute mon attention. Après le décès d'Arthur, ça tergiversait beaucoup dans ma tête. Alors j'ai ressorti tous ces textes, pour en faire quelque chose qui ne soit ni un livre de montagne, ni un livre sur un handicap de naissance.

– Vous avez écrit comme d'autres suivent une thérapie, en somme.

– J'ai écrit pour survivre. Pour ne pas dévisser. Écrire et être publié, ça vaut cinquante séances chez le psy.

– Arrivez-vous à vous souvenir des heures qui ont suivi l'annonce de la mort d'Arthur? À quoi pense-t-on dans ces moments-là?

– On sombre. C'est le choc total. C'est atroce de perdre son enfant, mais pour nous, sa mort était aussi un grand soulagement, il faut le dire. Je serais un menteur si je ne vous avouais pas ça. On a tellement morflé avec lui, la vie est telle-

ment plus simple maintenant. Et puis lui, quelle aurait été sa vie?

– Son avenir vous occasionnait des angoisses?

– Quel avenir? Imaginez! On nous avait dit que son espoir de vie était analogue à la nôtre, donc normale. Or, le syndrome d'Angelman est une déficience au niveau du chromosome 15, la personne n'arrive pas à parler, à réfléchir normalement, elle affiche souvent un sourire splendide tout en étant d'une hyperactivité fulgurante. Arthur était comme une tornade, il renversait tout à son passage. Vous imaginez la même personne à l'âge adulte? Vers la fin il pesait 20 kilos et malgré ses six ans, il avait une force monstrueuse. Comme entre deux courses en montagne je suis homme au foyer, c'est moi qui m'occupais de lui la journée. On ne pouvait pas s'asseoir une seconde. Il était partout à la fois.

– Votre fils ne parlait pas?

– Il articulait des mots à demi et poussait des râles. On nous avait même annoncé qu'il ne marcherait jamais, mais je l'ai emmené dans les forêts aux alentours et vers ses trois ans, il s'est dressé sur ses jambes! Une sorte de miracle, au vu du syndrome dont il souffrait. Ceci reste une grande victoire pour moi.

– Comment arrivez-vous à gérer vos pensées et vos émo-

tions, quand vous partiez en montagne avec vos clients?

– En fait, quand j'ai reçu la confirmation de ce dont je me doutais depuis des mois, à savoir qu'Arthur était handicapé et qu'il le resterait, je me suis effondré intérieurement. C'est là que j'ai commencé à «engager la viande» comme on dit entre guides. Je n'étais pas suicidaire, mais je suis devenu une tête brûlée repoussant sans cesse les limites. Je suis devenu un dopé à l'endorphine. À peine rentré, je voulais déjà repartir. Fuir.

– Et puis, lors d'une course, c'est l'accident. On peut dire qu'il vous a sauvé la vie...

– Exact, oui. J'ai eu une déchirure des ligaments croisés et j'ai été forcé au repos. Sans ça, je serais allé au devant d'un carton beaucoup plus important. J'aurais peut-être même mis en danger la vie de mes clients. Vous savez, la montagne est ma maîtresse, elle a failli me tuer parfois. Là, elle m'a sauvé la vie. À sa façon.

– Dans quelle mesure votre couple a-t-il souffert dans cette épreuve de vie?

– Avec mon épouse, nous formons une équipe. Une équipe encore plus soudée qu'une cordée en haute montagne, focalisée sur l'essentiel.

Propos recueillis par
PABLO DAVILA

La montagne que personne ne voit. Éditions Torticolis et Frères



Nicolas Zambetti: «La montagne est ma maîtresse, elle a failli me tuer parfois. Là, elle m'a sauvé la vie.» S. GERBER